

*Ce dossier Italie, dont Françoise Brun est l'artisan, est, nous l'espérons, la première étape d'un tour d'Europe de la traduction car il semble que notre situation varie considérablement d'un pays à l'autre...*

*On trouvera en annexe une liste des sites qu'il est intéressant de consulter si on souhaite en savoir davantage sur l'Italie et ses traducteurs.*

*Tous les articles ont été traduits par Françoise Brun, sauf celui de Marina Rullo, dont la traduction est de Valérie Julia.*

Françoise Brun

## **L'Italie et ses traducteurs**

Au commencement, il y eut « Biblit ».

Une liste de discussion en italien autour de la traduction littéraire, ouverte à tous, et qui compte, après cinq ans et demi d'existence, plus de mille huit cents inscrits en Italie et dans le monde entier.

Non, pardon : au commencement, au « vrai » commencement (il en faut toujours un), il y eut « Langit » : une autre liste de discussion, créée celle-là en 1991, bien avant qu'Internet ne se développe, par des professeurs de langues de l'université Ca' Foscari à Venise. Langit (« it » pour italien : prononcer « Laaanguitt ») rassemble aujourd'hui près de 3 000 inscrits du monde entier qui échangent de façon « non bavarde » sur divers problèmes

de traduction proprement dite, souvent technique. Langit, au fil des ans, est devenue si grosse qu'elle a créé des ramifications plus ou moins actives, comme Langit-2 pour le « hors-thème », Langit-3 pour les rencontres informelles de traducteurs ou Langit-7 pour les aspects juridiques.

Service d'ordre assuré par roulement, d'une main ferme mais avec toujours un grand sens de l'humour, par une équipe de quatorze personnes (deux par jour), appelées les *LangiGuide di turno* (les Alanguies de service). Les débordements, d'humeur ou d'espace, sont gentiment signalés, et les fautifs, souvent des nouveaux, s'excusent devant la communauté et se conforment rapidement à la tonalité générale de bienveillance et de respect de l'autre.

Trois mille personnes sur une liste de discussion (dont toutes n'écrivent pas, bien sûr, ni ne lisent, il y a une telle quantité de messages !), et aucun problème pour s'entendre et se parler : étonnant pour nous Français, toujours prêts à monter sur la barricade du jour et à régler nos divergences dans une « bonne bagarre » (cf. Astérix).

Cependant, sur la liste Langit, les traducteurs littéraires étaient un peu noyés dans la masse, et en 1999 l'idée vint à une « Languitienne », Marina Rullo, d'en créer une pour eux. On lira dans ce numéro son récit de cette aventure.

Aventure, c'est bien le mot. Et qui restera dans l'histoire de la culture italienne comme le moment où les traducteurs littéraires, enfin, ont pris la parole.

Car de l'aventure Bilibit, et de la circulation de l'information par-delà les frontières grâce à Internet, sont nées ces cinq dernières années, directement ou indirectement, bon nombre des initiatives qui ont dessiné le panorama nouveau de la traduction littéraire en Italie. Comme s'il avait suffi d'allumer la mèche.

Une jeune Biblitienne a eu l'idée d'une revue en ligne qui donnerait enfin « la parole aux traducteurs » : c'est Dori Agrosi, interviewée plus loin dans ce numéro, qui crée en 2004 la « N.d.T – Nota del Traduttore ». On lira aussi dans cette partie un extrait de sa revue, en l'occurrence une Note du Traducteur rédigée par Yasmina Mélaouah, certainement la traductrice la plus célèbre d'Italie pour ses traductions de Pennac, auteur-culte dans la péninsule. Mélaouah à qui Pennac reverse personnellement des droits sur la traduction de ses livres, car le traducteur italien, on le sait, est très mal payé : en moyenne 10 euros (mais souvent 8, et parfois 5) pour une page de 1 800 ou 2 000 signes, selon l'éditeur, qui peut atteindre 12 euros, 16, parfois plus dans certaines maisons d'édition et pour des traducteurs de renom mais, la plupart du temps, sans pourcentage sur les droits.

Un Languitien et Bibliotien, Simon Turner, a d'ailleurs créé et mis en ligne le « Tariffometro », site qui fait le point sur tous les tarifs de la profession, littéraire ou technique, en indiquant aussi les tarifs pratiqués dans d'autres pays.

Sur le droit d'auteur en Italie, régi par une loi du 22 avril 1941 souvent révisée pour y inclure les nouvelles formes de communication, mais dont l'article 130, qui exclut de fait les traducteurs de la rémunération par droits d'auteur, est resté inchangé depuis bientôt 65 ans, on lira dans ce dossier un article de Fabrizio Megale, Bibliotien lui aussi, auteur en 2004 du *Diritto d'autore del traduttore*, livre très complet recensé dans le n° 29 de *TransLittérature*. Il est à prévoir qu'une des prochaines batailles des traducteurs en Italie sera pour la révision de cet article de la loi, et une représentation dans le Comité consultatif du droit d'auteur qui travaille sur cette question serait un atout considérable.

Autre tendance de fond, la visibilité grandissante de la profession dans les médias. Les traducteurs littéraires sont devenus un sujet à la mode.

L'Italie a traduit et traduit énormément<sup>1</sup> : dès les années trente, en dépit de la politique fasciste d'« autarcie culturelle » (et contre elle), Pavese traduit Hemingway, Melville, Gertrude Stein, Faulkner. Ungaretti traduit les *Sonnets* de Shakespeare, Saint-John Perse, la *Phèdre* de Racine ; Gadda traduit Conrad et Quevedo ; Elio Vittorini traduit D. H. Lawrence, Poe, Faulkner, Steinbeck, Dos Passos ; Montale traduit Guillén, Melville... La liste serait longue car la plupart des grands écrivains italiens, surtout au XX<sup>e</sup> siècle, ont été d'abord ou aussi des traducteurs<sup>2</sup>.

Mais ces deux dernières années, l'Italie semble avoir découvert, derrière l'image prestigieuse de ses « écrivains-traducteurs », les autres, les « auteurs invisibles », selon la belle formule d'Ilide Carmignani, ceux qui fournissent près des trois-quarts de la production éditoriale italienne annuelle en matière de fiction : les traducteurs littéraires.

---

(1) En 2004, sur 12 393 titres publiés, 25,1 % sont des traductions (dont 56,1 % de l'anglais, 11,9 % du français et 7,5 % de l'allemand). Mais 69,2 % des romans publiés sont des traductions (données Istat).

(2) On doit à la vérité de l'histoire de citer ici le nom de Lucia Rodacanachi, qui serait resté inconnu sans la publication de sa correspondance avec Gadda : c'est elle, vraisemblablement, qui fournissait à Gadda, sans doute à Vittorini, et peut-être à Montale, des traductions qu'elle ne signerait jamais. Que ce « Dossier Italie » lui soit dédié, au nom de tous les autres « auteurs invisibles » de l'histoire.

C'est à Ilide Carmignani, traductrice de Sepulveda, présente elle aussi sur Biblit et chargée de cours au SETL (l'école de traduction fondée par Magda Olivetti en 1992 à Turin, partenaire du réseau culturel Grinzane-Cavour), que revient d'ailleurs la première initiative de faire se rencontrer publiquement des traducteurs littéraires. Avec Elena Rolla, une autre traductrice, elle contacte l'organisation de la plus grande Foire du livre italienne, la Fiera del libro, à Turin, pour organiser une rencontre autour de la traduction littéraire : ce sera en mai 2001 une table ronde avec différents traducteurs étrangers (dont Françoise Cartano) représentants de leurs associations. La salle prévue pouvait contenir cent personnes, il en vint deux cents. L'année suivante, la manifestation, formalisée sous le titre « l'AutoreInvisibile », fut dotée d'une salle plus grande et vit l'affluence dépasser à nouveau les prévisions. Au fil des ans, de salle en salle, c'est aujourd'hui une salle de quatre cents places que remplit la table ronde de « l'AutoreInvisibile ». Et le retentissement dans la presse est à la mesure de l'événement.

Ainsi, Radio Tre, l'une des trois radios nationales, la plus culturelle, s'est mise à parler de Biblit ou de « l'AutoreInvisibile », et à inviter parfois des traducteurs dans son émission littéraire quotidienne. Elle a même diffusé en 2005, dans l'émission quotidienne « Il Terzo Anello » [Le Troisième Cercle], sous le titre « Una specie di follia: il mestiere di traduttore letterario » [Une sorte de folie : le métier de traducteur littéraire] deux cycles de dix émissions de vingt à trente minutes chacune, conçues par le traducteur Massimo Ortello, et consacrées à vingt traducteurs de renom, dont plusieurs Biblitiens.

D'une conversation d'Ilide Carmignani à Turin avec Stefano Arduini, enseignant de linguistique générale à l'université d'Urbino, naît l'idée d'organiser dans cette ville une manifestation à part pour les traducteurs littéraires : ce seront les « Giornate della Traduzione letteraria » [les Journées de la traduction littéraire], autour de la date symbolique du 30 septembre, jour de la Saint-Jérôme. Les premières Journées, en 2003, connaissent une très grande affluence. Un moment historique.

Un moment fondateur aussi, car c'est lors d'une réunion séparée de Biblit, invitée bien sûr à ces Journées, qu'il a été pour la première fois débattu collectivement de la question de s'organiser, et de la forme à donner à cette organisation. Certains suggéraient que Biblit elle-même soit cette organisation, d'autres proposaient un syndicat. On évoqua les associations déjà existantes en Italie, regroupant surtout des traducteurs techniques et des interprètes, et on parla du SITL (*Sindacato Italiano dei Traduttori letterari*), une autre association – malgré son nom – fondée en 1985 par Anna Maria

Galli Zugaro, fondatrice et directrice également du Collège des traducteurs de Procida. L'association, de même que le Collège<sup>3</sup>, semblait s'être plus ou moins perdue en route. Fallait-il la relancer ? Ce qui l'emporta finalement, ce fut la décision d'adhérer en masse à la « Section Traducteurs » du SNS (*Sindacato Nazionale Scrittori*, un des syndicats d'écrivains, proche de la plus grande confédération syndicale italienne, la CGIL, dont il s'est détaché il y a une vingtaine d'années). Elle offrait l'avantage d'exister déjà – s'y morfondaient depuis quelques années quelques traducteurs littéraires héroïques, dont la combative Marcella Dallatorre que certains d'entre nous connaissent, représentante du SNS auprès du CEATL après l'avoir été de la Commission Traducteurs littéraires de l'AITI) et de pouvoir fournir local, assistance juridique et présence dans les commissions ministérielles (en particulier celle qui travaille sur le droit d'auteur). J'assistais à cette réunion d'Urbino, émue d'être là mais travaillée par la tentation d'intervenir pour raconter nos propres affrontements des débuts de l'ATLF, faire une sorte de mise en garde. Mais qui étais-je pour dire « faites ceci, pas cela ? ». Pouvait-on calquer la réalité française sur la réalité italienne ? Seule l'histoire dira si le choix fait à Urbino était juste. D'autant que les syndicats italiens ne sont pas les syndicats français, comme le PCI n'était pas le PCF, et que le *Sindacato Nazionale Scrittori* est pour le moment indépendant de la CGIL.

Des actions menées par cette Section-Traducteurs du SNS revigorée depuis un an par l'« injection Bibliit », l'article de Marina Rullo rend également compte dans ce dossier.

La dernière en date, à laquelle j'ai été invitée à participer en tant qu'italophone et membre des associations de traducteurs françaises ATLF et ATLAS, a été la tenue d'une « Rencontre européenne des Traducteurs d'édition » à Rome, le 10 décembre 2005, dans le cadre de la Foire de la Petite édition intitulée « Più libri più liberi » [Plus de livres plus libres]. Y sont intervenus pour faire le point sur la situation dans leur pays des traducteurs de Norvège, Irlande, Suisse, Espagne, Royaume-Uni, Allemagne et France, donc, tous traducteurs de l'italien, avec Giuliana Zeuli, du CEATL, comme modératrice. Cette Rencontre a été enrichissante pour nous tous : autant de pays, autant de réalités. Et puis, en intégrant les collègues italiens, fût-ce de manière informelle, dans la dimension européenne des divers mouvements qui défendent les traducteurs, en leur montrant des exemples de luttes souvent longues, souvent épuisantes, mais quelquefois réussies,

---

(3) Après le décès d'Anna Maria Galli Zugaro en 2003, il semble que le Collège de Procida reparte, sous la direction d'un traducteur du français, Egisto Volterrani.

elle a été pour eux, je crois, un encouragement. De nouvelles initiatives « bouillonnent dans la marmite », comme on dit en Italie, depuis cette Rencontre que les Italiens voudraient répéter l'an prochain, peut-être avec des collègues d'autres pays.

Ils ont bien du courage, les traducteurs littéraires de la péninsule, dans le contexte de l'Italie d'aujourd'hui. Difficile en ce moment, pour un intellectuel italien, de ne pas désespérer de son pays, ni d'un peuple qui a élu à sa tête un homme qui s'était démesurément enrichi, dans l'espoir absurde qu'il ferait s'enrichir le pays tout entier. Difficile de ne pas céder au dégoût, à voir ce que ce gouvernement se permet de faire, en toute impunité<sup>4</sup>. Où trouver le courage de se battre pour faire pression sur les pouvoirs publics et obtenir des droits d'auteur, quand c'est un éditeur et un patron de grands médias qui est au pouvoir ?

L'Italie est très différente de la France. Elle en est même, par certains côtés, l'inverse. Pas d'unité réelle : l'Italie à peu près actuelle, avec la Vénétie et Rome, ne date que de 1870. Avant, c'était un ensemble de régions très différentes les unes des autres, envahies par des ennemis différents, ne parlant pas la même langue, n'ayant souvent pas grand-chose en commun. Aujourd'hui encore, malgré l'unité politique, malgré la diffusion de l'italien (le toscan) hors des sphères cultivées, grâce à la radio puis à la télévision, l'Italie est toujours un « pays de pays ».

Dans ce contexte, s'organiser, oui, mais où ? À Milan, capitale industrielle, où sont la plupart des éditeurs ? À Turin, où ont commencé bon nombre des initiatives en matière de formation (sur l'élan donné par les premiers ateliers de traduction avec l'auteur organisés par Rossella Bernascone en 1999 pour le réseau Grinzane-Cavour) ? À Rome, capitale politique et siège de tous les syndicats ? Dans un pays morcelé, où les différences sont plus grandes que les ressemblances, il faut peut-être inventer d'autres formes d'agrégations que dans un pays centralisé comme la France. Créer des petits groupes de rencontre de traducteurs, comme il s'en forme déjà à Gênes ou ailleurs, pour travailler ensemble et réfléchir ?

Si proches de nous, les Italiens, et si lointains. Et d'autant plus que nous les imaginons proches. Un petit exemple, pour rester dans le thème de notre dossier. Il existe dans le panorama éditorial italien une figure considérée

---

(4) Dernière trouvaille en date : un projet de mainmise sur la SIAE, la Société Italienne des Auteurs et Éditeurs, une sorte d'équivalent de la SACEM plus la SCAM plus la SADC françaises, qui gère l'ensemble des droits d'auteur. Un patrimoine énorme, un gâteau que le gouvernement voudrait rafler, en écartant rien moins que les auteurs...

comme essentielle, dont la présence dans une maison d'édition est un gage de qualité : c'est la *revisore* (réviseur). Les éditeurs italiens qui ont à cœur de publier des traductions irréprochables (et il en est quelques-uns) paient des « réviseurs » qui ont pour fonction de vérifier la qualité des traductions. Ce sont généralement des traducteurs confirmés, qui « révisent » les traductions de leurs collègues. Ils sont payés, eux aussi, à la page, ou à proportion de leurs interventions sur le texte. Nous, traducteurs français, avons le poil qui se hérissé à l'idée qu'un autre traducteur vienne mettre le nez, et les mains, dans notre travail. Pourtant, pas un seul traducteur, fût-il de renom, fût-il lui-même « réviseur » d'autres traductions, n'y échappe. Mieux, même : beaucoup se félicitent de ce moment « très important », un moment de confrontation avec un autre traducteur. Intriguée par ces témoignages, troublée par les récits lus sur Biblit de révisions catastrophiques, aux dires des traducteurs, connaissant par ailleurs des collègues du syndicat qui sont également « réviseurs », j'ai demandé à Ena Marchi, éditrice chez Adelphi, une des maisons d'édition qui rétribue le mieux ses traducteurs, de m'en dire un peu plus sur cette interface inévitable du panorama éditorial italien. Son article conclut ce « Dossier Italie », qui essaie modestement de donner une photographie, partielle, forcément subjective, et dans tous les cas provisoire de la situation des traducteurs littéraires, en Italie, aujourd'hui.